

## **La virtualisation subjective : contrainte de la cure analytique, et médiations technologiques**

Nous abordons la question du virtuel psychique, et ce que nous nommons le « travail de la virtualisation subjective », qui apparaît comme un « organisateur » de cures analytiques, singulièrement avec les « troubles de l'existence ». Nous verrons ensuite comment le numérique peut soutenir ce travail dans la cure analytique.

### **LE TRAVAIL DE LA VIRTUALISATION SUBJECTIVE**

D'abord, revenons sur le terme de « virtuel ». En philosophie, il est indispensable de se départir de l'opposition trompeuse entre réel et virtuel. En effet, le virtuel vient du latin médiéval *virtualis*, lui-même issu de *virtus*, puissance, force. Comme le fait remarquer Lévy (1995), dans la philosophie scolastique, « est virtuel ce qui existe en puissance et non en acte. *Le virtuel tend à s'actualiser*, sans être passé cependant à la concrétisation effective ou formelle. L'arbre est virtuellement présent dans la graine. En toute rigueur philosophique, le virtuel ne s'oppose pas au réel, mais à l'actuel : virtualité et actualité sont seulement deux manières d'être différentes »<sup>1</sup>. Là encore, il faut introduire une distinction de Deleuze (1969), entre possible et virtuel. Le possible est déjà entièrement constitué, même s'il se tient dans les limbes. C'est un réel fantomatique, latent. Il ne lui manque que l'existence pour être réel. Le possible offre donc un choix binaire, non dynamique, entre un « réel absent » (« il est possible que je ferme la porte », par exemple) et un « réel déjà là » (« je ferme la porte »). Aussi, le

---

<sup>1</sup> Lévy (1995), p.13.

possible n'est jamais une création. Au contraire du possible, statique et déjà constitué, le virtuel est une dynamique créative, qui trouve solution dans une actualisation.

En psychanalyse, c'est Nicolas Abraham, en 1961, à qui l'on doit d'avoir introduit le « virtuel », imprégné alors de son instruction en phénoménologie. Mais c'est à Serge Tisseron que l'on doit d'avoir introduit la notion de « virtuel psychique », qui la définit comme une disponibilité du fonctionnement psychique, comme un « mouvement anticipateur et indifférencié ». Aussi, pour qu'il y ait du virtuel psychique, il est nécessaire que nous soyons pris dans une dynamique, qui est aussi une tension, entre *anticipation* et *actualisation*, qui sont deux mouvements de transformations subjectives. Revenons un moment sur le sens de ces deux termes : l'actualisation signifie l'action d'actualiser, c'est-à-dire de « mettre à jour », de « rafraichir », de donner un « caractère actuel », propre à la « réalisation ». En psychanalyse, c'est alors que le Moi se déforme (Freud) pour se reformer autrement qu'on dit qu'il s' « actualise ». L'anticipation, quant à elle, est le projet de cette actualisation : c'est donc l'action d'anticiper l'actualisation du Moi, c'est-à-dire sa transformation. Dans la cure analytique, on observe ce mouvement virtuel psychique de deux manières : soit le sujet s'anticipe dans une situation, laquelle va s'actualiser dans une réalité ; soit encore, et c'est essentiel, il anticipe ses processus psychiques à venir – c'est le « fantasme d'anticipation », suivant Maria Torok (1959). Dans l'un et l'autre cas, le sujet construit une représentation d'un « lui-même » non encore advenu : *il construit avec l'analyste son sujet virtuel*, qui se concrétise progressivement dans la « danse » des associations et interprétations analytiques.

Aussi, se dégage ici l'importance de penser, dans la cure, l'existence d'un « travail de virtualisation<sup>2</sup> psychique », qui consiste en une virtualisation psychique du sujet, permise par l'anticipation de ses propres états de subjectivité en devenir, mais encore de leur transformation. Ainsi, la virtualisation psychique se trouve liée aux multiples transformations psychiques d'un « sujet-advenant » (par exemple à l'adolescence), ou d'un « sujet en devenir » (à toutes les périodes de la vie), qui vont avoir lieu afin que le sujet advienne en tant que lui-même. Cette dynamique virtuelle tend toujours vers une actualisation psychique, au sens où un « sujet virtuel », avec son « Moi-virtuel », trouve solution dans un devenir-soi-même. C'est dire aussi que l'actualisation psychique est une solution temporaire parmi tous les potentiels subjectifs possibles. L'adolescence est exemplaire de cette situation, là où elle virtualise plusieurs advenir-sujets, au risque de la multiplicité psychique, puis trouve une solution temporaire, actualisée, parmi tous ces potentiels.

Ainsi, le virtuel psychique parcourt le travail analytique, comme temps de mutation d'un advenir-sujet. Pour autant, la clinique des pathologies limites est exemplaire de son *absence*, alors justement que la représentation d'un « sujet virtuel » vient à faillir. C'est ce que nous nommons le « non-sujet », dans la mesure où *il ne se virtualise pas, pas plus qu'il ne virtualise le monde, et encore moins qu'il ne se virtualise dans le monde*. Dans ce qui suit, nous présentons le travail de la cure telle qu'elle bénéficie de l'utilisation des matières

---

<sup>2</sup> Le terme de virtualisation est emprunté ici à Benham (2003), qui vient en ce sens à problématiser le virtuel, en rappelant avec Deleuze que le réel et le virtuel sont deux modes distincts d'existences réelles, en tant que la virtualisation est une *ouverture créatrice d'une virtualité pleinement réelle*, c'est-à-dire que la dynamique technologique contemporaine permettrait une virtualisation d'où éclot une réalité foncièrement nouvelle. C'est ainsi que le virtuel, rappelle l'auteur, est d'abord un mode de représentation qui reste soumis aux données premières de la réalité, certes particulièrement performant du fait de son universalité : on ne quitte pas du fait de la virtualisation le plan d'immanence. Trois remarques s'imposent alors à l'auteur : pour qu'il y ait du représenté, il faut la présence initiale d'un représentable ; cette présence première peut s'être absentée, elle n'aura pas pour autant disparu, sans quoi la représentation n'aurait aucun lieu d'être, voire même serait impossible ; enfin, « la polyvalence de la représentation virtuelle que rend possible l'universalité de ses éléments d'encodage en fait une *métareprésentation*. D'une part, il s'avère capable de représenter sous toutes ses formes ; d'autre part il s'avère capable de représenter les représentations elles-mêmes » (Benham, 2003, p.29).

numériques, comme participant à la création d'un espace étendu de travail qui sollicite, non plus seulement des représentations perdues, refoulées – propres à la reviviscence de la névrose infantile –, mais aussi, et surtout, des représentations de soi-même et du monde jamais advenues, des *représentations virtuelles*. Là, précisément, *le numérique peut venir étayer le travail de l'analyste et de l'analysant, en créant un espace de réception de ce « non encore advenu », de ce virtuel psychique*, comme nous allons le voir maintenant avec Margaux.

Margaux est une patiente âgée de vingt-six ans, que je reçois depuis ses vingt ans. Elle souffre d'une dépression limite (« c'est comme si on avait choisi les moins beaux morceaux d'humains pour me créer »), manifestant une rupture narcissique (Laufer) en pleine maturation adolescente. Elle exprime une incapacité à reconnaître ses affects, évoquant pour l'expliquer l'édification de deux formes de « remparts » : le premier qui est orienté vers elle, l'empêchant d'avoir accès à son soi-même ; le second contre les autres, pour qu'ils n'y aient pas du tout accès. Elle n'est pas une personne, me dit-elle. Elle n'a jamais été regardée en tant que sujet.

Margaux vit sous l'emprise d'une mère qui ne supporte pas la différenciation d'avec elle. Elle se vit comme une « marionnette, qu'on maintient malade pour ne pas sortir de la maison », me dit-elle. Alors qu'elle vit toujours chez elle, elle se pense comme son double, comme un prolongement narcissique de sa mère. Son « influence est énorme », me dit-elle. Margaux doit s'endormir en même temps qu'elle, manger en même temps qu'elle. Margaux parle de sa vie psychique, et celle de son corps, ne lui appartenant pas tout à fait, dans la mesure où sa mère répète à loisir qu'elle lui ressemble. Cette mère s'approprie tout ce qui la concerne : soit elle minimise la détresse de sa fille, soit elle fait comme si elle lui appartenait en propre. Le « Je »

est par ailleurs interdit par la mère : dans la famille, il faut parler en tant que « nous » ou en tant que « on ». De sorte qu'elle me dira à de nombreuses reprises en séance, qu'elle ne se sent qu'un reflet de sa propre mère, mais, bien plus, que c'est sa mère qui s'investit comme un prolongement de sa fille. C'est ce qui nous permet de souligner la différence entre « être un miroir de l'autre » et « faire miroir pour l'autre », cette dernière *réflexion* étant le siège originaire de l'auto-empathie réflexive (Tordo, 2016). La mère *est* le miroir de ma patiente, ne lui laissant pas même la possibilité de développer sa vie psychique en propre. « Faire miroir », ce serait renvoyer la subjectivité de la personne en propre et non pas *sa* subjectivité, comme nous l'a appris Winnicott. Aussi, le travail du virtuel psychique, se penser en tant que sujet-advenant, était impossible à construire.

Mais encore, les mots de la mère la font régresser, alors qu'elle parle de la gourde d'eau de sa fille comme un « litron », puis comme un « biberon », essentiellement depuis le dernier Noël en famille où la sœur de Margaux a pris la décision de ne plus voir sa mère. En effet, cette sœur a très mal vécu l'accueil froid, de la part de la mère, de la naissance de son deuxième enfant. Margaux le rapporte à un « désir de bébé, qu'elle ne veut pas voir évoluer ». En effet, la mère a fait une fausse-couche deux ans après la naissance de Margaux. Mais surtout, la mère attendait en fait, lors de la grossesse de Margaux, des jumeaux : une fille, Margaux, et « peut-être un garçon », me dit-elle. Or, pense-t-elle, un « garçon aurait été la seule raison pour laquelle mon père aurait pu rester à la maison. Aussi, elle m'en veut ! Elle m'en veut de ne pas être morte ! Elle me hait, donc comme je pense de moi ce qu'elle pense de moi, je me hais ». Autrement dit, elle *s'entend* comme ce qu'elle imagine de l'Objet originaire, dans une négation morbide de soi.

Aussi, chez Margaux, nous n'observons pas d'organisation œdipienne suffisamment structurante pour permettre un premier déplacement symbolique de la mère au père, qui

impliquerait une transformation subjective fondamentale liée au dégagement des expériences homo-sensuelles primaires. On peut ici invoquer, à l'instar de Brusset (1998), le modèle de la forclusion (Lacan) *partielle* du « Nom du père » dans le désir contrarié de la mère. En effet, la séparation avec le père, puis le divorce, a été vécu comme une catastrophe familiale, suivi d'un effondrement de la mère duquel « elle ne s'est jamais relevée », me dit-elle. Fondamentalement, c'est une forclusion partielle du père comme « tiers social ». Ce dernier est à abattre ! Tous les tiers sont à abattre, parce qu'ils sont vécus comme potentiellement menaçants pour la préservation de l'union narcissique mère-fille : les médecins, les figures tutélaires, son psychanalyste bien entendu – comme nous le verrons –, et les « garçons » en général. Essentiellement donc, des hommes. Le « tiers sexuel » est à craindre, farouchement : par exemple, au supermarché, sa mère lui recommande de faire « très attention », car des jeunes adolescents la regardent. L'interdit du sexuel est posé. Malgré tout, Margaux tente de réinventer une scène œdipienne, secrètement. C'est le monde de la danse, en particulier de la chorégraphie, qui sera idéalement investi comme « tiers social », dès sa plus jeune enfance. En effet, Margaux se détournera très tôt du désir pour le père, « sadisé » par la mère, en reportant ses investissements libidinaux sur la danse, objet autorisé de toutes les satisfactions. C'est aussi une manière de vivre sa sexualité, mais dans le même temps « déssexualisée » : « Dans la danse, c'est moins l'homme que la danse en lui, qui est excitant », me dit-elle. Sur fond de cet œdipe inachevé, parce qu'impossible, un traumatisme réel vient rompre toute tentative de constituer cette sexualisation fantasmatique du corps. En effet, Margaux se rompt le genou, arrêtant toute possibilité de carrière dans la danse. C'est alors, dès ses dix-sept ans, qu'elle s'effondre, dans le puits sans fond de la dépression narcissique. Autrement dit, la cassure du genou « barre la route » à l'essai *virtuel* de constituer, malgré tout, sa névrose infantile : *le projet virtuel est avorté*. Pas de sujet à l'horizon !

Ce refus du tiers, « instruit » par la mère, s'est manifesté très tôt en analyse, par un transfert de haine, ainsi qu'un contre-transfert qui l'était tout autant. En effet, les attaques du cadre, et de la personne de l'analyste, étaient incessantes. De multiples passages à l'acte (sorties de séances en claquant violemment la porte, colères froides à mon attention, insultes, remise en cause perpétuelle de la qualité du travail effectué, etc.), ont conduit, peu à peu, à nourrir un contre-transfert de haine puis, par « mesure de survie », un désinvestissement du travail analytique. Elle trouvait alors, dans la réalité objective, une raison pour exprimer maintenant sa haine (« Vous ne foutez plus rien ! »). Le paradoxe étant qu'elle me demandait expressément d'agir, en livrant bataille, mais surtout sans exprimer quoi que ce soit d'elle. Il fallait donc faire le travail « sans elle ». Elle pensait alors que j'avais « baisser les bras ». Elle m'avait en effet « vidé de ma substance analytique », afin que je n'opère plus, essentiellement ici de « défier » la mère. La conséquence était pour moi une sous-estimation permanente de ma fonction objectale (Green, 1974). L'effet des pulsions agressives à mon égard devait donc conduire à un désinvestissement de la co-création analytique ; l'amour dans le contre-transfert était tout à fait impossible à opérer, la mère, fantasmatiquement présente à chaque séance, l'interdisant tout à fait. Régulièrement, mes capacités empathiques étaient réduites à néant, et ce, malgré la souffrance manifeste de ma patiente. Les attaques avaient eu raison d'elles. Ici, une réaction thérapeutique négative est venue sourdre, et André Green (1979) d'évoquer les ressorts de celle-ci dans les pathologies limites liées à une « fixation » portant sur la haine : la réaction thérapeutique négative nous apprend en effet chez ces patients, que les fixations de haine sont beaucoup plus tenaces que les fixations d'amour, et ceci pour diverses raisons. La première est la conviction d'avoir été privé d'un amour auquel on a droit – il faut comprendre, de ne pas avoir été aimé en tant que sujet différencié. Il est, dans ces conditions, difficile de renoncer à un objet sans vouloir à tout prix obtenir de lui cet amour manquant, donc cette reconnaissance. La deuxième raison est que la haine s'accompagne de culpabilité envers

l'objet : il y a en effet une culpabilité à haïr l'objet, mais il y en a une aussi, et sans doute une plus grande, à ne plus le haïr pour en aimer un autre, ce qui incite le patient à perpétuer ce lien intérieur avec lui : mieux vaut avoir un mauvais objet intérieur que risquer de le perdre à jamais, c'est à dire qu'il ne nous « reconnaisse » jamais. En effet, Margaux était prise entre « deux eaux » : rechercher l'amour de son psychanalyste, en manifestant paradoxalement de la haine à son égard, afin de pouvoir l'éprouver comme suffisamment aimant et reconnaissant ; mais encore, dans les progrès de la cure, haïr sa mère de ne pas l'avoir aimée comme un sujet différent d'elle, mais maintenir aussi, et dans le même temps, par culpabilité à l'anéantir comme objet interne, le lien avec elle. Aussi, vous le comprenez, le jeu transférentiel était un combat, on pourrait dire une « survivance », une « endurance » (Grinspon, Eiguer).

Le matériel clinique, et l'élaboration débutante, n'ont émergé que par un contournement du transfert de haine, *en passant par le numérique*. En effet, Margaux, tout à fait à cette période « à la limite », devait inventer un lieu dans lequel il lui était possible de renoncer à avoir une forme d'existence, trop souffrante : « Je virtualise ma vie comme un abandon du réel. La vie numérique est devenue pour moi, une alternative à la mort », me dit-elle. Au fil de la cure cependant, paradoxalement à cette virtualisation morbide, Margaux a commencé à déléguer une partie de sa vie psychique à son ordinateur. Ainsi, elle a trouvé une « méthode » pour avoir le sentiment qu'une partie de sa vie psychique lui appartient « un peu quand même ». Elle externalise une partie de sa vie psychique dans un ordinateur, qu'elle protège doublement de sa mère, par un premier mot de passe, puis par un second. De sorte que, si la mère avait un moment de curiosité mal placé pour découvrir le premier mot de passe – la surveillance à la non-différenciation est constante ! –, elle ne puisse cependant découvrir le second. Ainsi, protège-t-elle sa vie psychique en l'enfermant dans une machine. La machine lui offre une



sorte de « contenance » pour sa vie subjective. Par ailleurs, une distance opère maintenant entre elle-même et ses propres contenus subjectifs, la préservant de son hypersensibilité. Même artificielle, il existe maintenant une première séparation, un semblant de duplicité psychique entre le Moi et la part de celui-ci qui est externalisée dans l'ordinateur. Autrement dit, le décollement *via* l'ordinateur, au-dehors, donne une *première figuration* au décollement du dedans, c'est-à-dire à l'auto-empathie réflexive (Tordo, 2016). Alors même que, dans la vie hors-numérique, elle colle dangereusement à elle-même. Elle évoque alors le sentiment que tout est en « vrac » dans sa tête. Et, justement, cette externalisation numérique permet un premier travail de classement, de catégorisation, voire de secondarisation de ses pensées, de ses affects, de ses sensations et de ses actions psychiques. Elle sent qu'elle est dans une forme de bouillie, mais l'ordinateur permet de « ranger » des parties d'elle-même, dans des « dossiers », me dit-elle. Aussi, ce qui aurait dû être traité par secondarisation, l'est, dans un premier travail virtuel des pensées, par un outil numérique (*via* le logiciel *Word*). Il est ainsi des dossiers, qui devraient se trouver dans « sa tête », maintenant dans l'ordinateur, qui sont autant de parties d'elle-même rangées par thématiques (rêves, histoire avec la mère, histoire avec le père, transfert de haine avec son psychanalyste, etc.). Par ailleurs, Margaux regarde de nombreuses séries américaines, en y trouvant ce qu'elle n'est pas : « Comprendre les séries, c'est ce dont je suis incapable pour moi-même ». Elle trouve donc, dans les séries, un substitut, rendu visible pour elle-même, d'un processus auto-observant, auto-empathique, mais à l'extérieur dans des images. En l'évoquant avec elle, Margaux se représente alors une série où elle *se* comprend : elle me parle du personnage Niki Sanders, de la série *Heroes*, qui a un *double*, Jessica, qui apparaît comme une partie que Niki voudrait *être*, secrètement. Elle commence ainsi à construire son « double virtuel ». Autant de tentatives pour trouver, à l'extérieur d'elle-même, non plus seulement un moyen d'auto-représenter ses contenus psychiques, mais également qu'ils soient pris dans un travail du double, à l'image de celui qui

devrait s'exercer dans son appareil psychique. En réalité, deux mouvements chez Margaux coexistent avec la machine : elle externalise sa vie psychique agglomérée dans l'ordinateur, dans une tentative d'en structurer une image, mais encore elle tente de capter, bien entendu en vain, l'image cette fois d'un *double virtuel* tout à fait artificiel. Autrement dit, elle recherche un double numérique capable de transformer ce qu'elle ne peut transformer pour elle-même, faute de double interne. Pour autant, la machine ne fait pas tout, car la crainte que la mère ne vienne mettre « son nez » dans ses « affaires numériques » est toujours très importante, comme en atteste cette séquence clinique qui traduit aussi très bien la stratégie de contournement : « J'ai peur de me faire hacker, par exemple lorsque j'échange des mails avec vous. Je dois les supprimer une première, puis une deuxième fois, en espérant qu'ils soient vraiment supprimés. C'est une peur des proches. Chaque fichier laisse une trace, le principe de l'historique est appliqué à tout l'ordinateur. Donc, soit je tombe sur une fouine qui va fouiner dans mon ordinateur, comme un proche, soit quelqu'un tombe par inadvertance sur un de mes fichiers. Il n'y pas de confidentialité. Le vrai problème, ce n'est pas l'ordinateur, qui est protégé du hacking, mais c'est que celui-ci n'est jamais protégé d'un œil indiscret. Récemment, ma mère a très mal pris le fait que je change mon mot de passe, après que je sache qu'elle l'ait vu. Le problème, c'est la pauvreté de ma vie psychique, donc si cela peut passer par l'ordinateur, je prends ! Mes fichiers, pour y accéder, il faut passer par deux mots de passe. Quand je les écris, je suis seule. Quand j'y pense, ce sont des tropismes, des brides, c'est furtif, mais l'ordinateur me permet de les ordonner dans la tête, de les approfondir. Il existe un fichier nommé *perso*, qui contient ma vie psychique, *c'est-à-dire ce que je vais dire en séance* [c'est ici le travail de la virtualisation psychique]. Chaque fichier est nommé en fonction du contenu psychique, sous format *Word*. Une fois ces fichiers lus en séance, par vous, ils sont mis en PDF, pour ne pas les confondre, et savoir où j'en suis dans mon analyse. J'ai une forme d'interdit à dire tout cela, ma mère n'apprécierait pas du tout ! L'ordinateur,

c'est un peu comme si je m'appropriais mon existence : ces choses-là, c'est moi qui les connais, mais personne d'autre n'a à les connaître ! ». On voit là comment le numérique rejoint le virtuel psychique en séance : ce qu'elle va y dire est virtualiser dans l'ordinateur, avant d'être « dit » à son analyste.

Aussi, l'invention du double-machine témoigne déjà d'une capacité de récupération objectale par un objet substitutif (Green, 1974). Le double-machine est, dès lors, une tentative d'amorcer la constitution de l'auto-empathie réflexive. Mais comment résoudre maintenant la problématique du transfert ? Margaux, en inventant un double-machine parvient, en effet, à inventer un espace qui simule l'espace psychique : elle peut alors commencer à « parler » de sa vie psychique sur son ordinateur, sans risquer l'effet de transparence d'avec la mère. Elle contourne alors l'interdit implicite posé elle : sa vie psychique apparaît bien différenciée, telle que maintenant contenue en partie dans une machine. Cependant, pour qu'elle puisse « auto-emphatiser » sa vie psychique, il était nécessaire d'accepter de co-crée avec moi, malgré la haine. Autrement dit, il fallait que l'on puisse tous les deux construire son *sujet virtuel*, celui qu'elle commence tout juste à fantasmer, pourtant seulement externalisé dans son ordinateur. L'appropriation du « sujet virtuel », l'introjection des contenants-contenus externalisés, implique, dans la cure, la présence d'un tiers, même virtuel. Là, le numérique était aussi d'un très grand secours : pour contourner l'effet du transfert de haine, l'empêchant tout à fait de me dire quoi que ce soit du matériel clinique qui se trouvait maintenant dans l'ordinateur, elle eut l'idée de venir un jour avec une *liseuse numérique* sur laquelle était enregistré un fichier comprenant une partie de sa vie psychique. Je le lisais dans ma tête, puis nous pouvions en parler, peu ou prou, librement. Elle ne pouvait le lire, d'abord parce que le transfert de haine agissait trop fortement, mais encore le « s'entendre » était tout à fait impossible, car synonyme de débordements affectifs majeurs. Ainsi, vient-elle en séance, avec sa liseuse,

dans laquelle se trouve tout le contenu externalisé, et elle me le propose à la lecture, sans encore, véritablement, passer par elle : un écran nous sépare. Pour autant, c'est bien grâce à ce support numérique que Margaux commence à élaborer, en décrivant plus précisément sa problématique œdipienne, d'abord en me le faisant lire en séance : « Au sujet du complexe d'Œdipe, je pense qu'il aurait bien eu lieu, dans son entier et de façon normale à une exception : ma mère en est absente. Je me suis dit que j'avais dû désirer mon père, mais que l'interdit serait également venu de lui et non de ma mère. Je l'exclus du schéma pour plusieurs raisons : elle n'était pas aimée de mon père, donc ne représentait pas une concurrence à la conquête de ce dernier, puis elle m'a toujours perçue comme un bébé, et pas seulement comme un enfant comme vous l'avez souligné, donc dépourvu de désir sexuel même infantile ; pour elle rien ne se produisait, elle n'avait pas à marquer l'interdit, elle dit avoir étudié le complexe d'Œdipe pendant son BEP, je me dis qu'elle pourrait en avoir une idée incomplète et donc avoir accepté le désir de l'enfant, puisque normal, et n'avoir pas marqué l'interdit de ce fait. Pour ce qui est du côté de mon père, il me rejetait ouvertement et se montrait assez cruel envers moi : j'étais repoussée par l'objet même du désir donc ce qui était désiré ne devait surtout pas l'être. Je pense que, si cela s'est effectivement déroulé de cette façon, alors cela explique pourquoi je ne suis attirée que par ce qui m'est interdit, ou impossible, et que lorsque ce n'est pas le cas je fais en sorte de me convaincre du contraire ; cela explique aussi pourquoi je suis convaincue de ne pouvoir être aimée de mon côté puisque le *non* ne venait pas d'une troisième personne ; et enfin c'est une énième justification au fait que *mon surmoi ait, selon mon imagination, la voix de mon père*. De plus, si ce que j'ai lu est correct, un tel Œdipe pourrait être à l'origine de cette sensation d'échec permanent : je ne peux avoir ce que je convoite, quels que soient les obstacles et la façon dont je les surmonte ou non ». Cette séquence clinique se redouble d'une exploration subjective, alors qu'elle m'adresse par *mail*, cette fois, cette autre séquence qui aborde la problématique œdipienne

comme « réinventée », par l'entremise du couple de professeurs de danse : « Pour ce qui est d'Œdipe, il semblerait que vous ayez vu juste : je l'ai rejoué avec mes professeurs. J'ai commencé la danse en 2000, mon unique professeur était la femme, je croisais l'homme de façon sporadique. Les années passant, j'avais de plus en plus de contacts avec l'un comme l'autre puisque je prenais plus de cours, mais ces derniers étaient toujours officiellement tenus par la femme. En 2004, je me suis inscrite à un cours qu'il donnait en plus de ceux auxquels je participais déjà. Je m'entendais très bien avec mon professeur. C'est cette année-là que je me suis cassée le genou : durant un des cours donnés par la femme, je devais effectuer un tour en appui sur le genou, ce qui l'a fragilisé, puis mené à la cassure. C'est aussi cette année-là que les choses ont commencé à s'envenimer avec la femme. L'année suivante, le clash a eu lieu, je demandais à progresser, elle l'a pris comme un affront, comme si je disais qu'elle était nulle et c'est lui qui m'a *transmis le message*. La danse serait en fait bien une métaphore du sexe, l'interdit étant de danser avec mon professeur et ayant été marqué par ma professeure ». Aussi, Margaux entre explicitement ici dans le jeu de la situation analytique, même si c'est au départ par le biais du support numérique.

De ce parcours analytique, on peut dire du numérique qu'il a permis à Margaux, par le jeu d'une co-construction analytique, de ne plus être simplement la « marionnette ventriloque » de sa mère, en contournant en partie la « censure », analogon du surmoi maternel. La liseuse apparaissant à la fois en tant que tentative de se rapprocher de moi comme tiers – dans la mesure où elle connaissait mes investissements intellectuels pour la matière numérique –, en même temps qu'une mise en sécurité du contenu de sa vie psychique à l'adresse de sa mère. Le transfert a progressivement changé de nature, et de qualité : je la protège de sa mère, et le risque suicidaire est grand alors que je dois m'absenter : « Qui sera là pour me protéger de ma mère, lorsque vous n'êtes pas là ? », me dit-elle. L'effort aujourd'hui se poursuit, dans le

travail analytique, de co-construire le sujet virtuel, afin qu'il puisse enfin s'actualiser, avec le début d'un véritable travail de virtualisation subjective : « *Je commence à me différencier de ma mère, mais c'est extrêmement difficile sur le plan psychique. J'ai envie de hurler ! C'est comme si mes émotions m'étaient imposées* ». Aussi, ce « travail du numérique » dans le transfert, a été permis par deux déplacements : celui de l'ordinateur à la liseuse numérique, comme première tentative d'appropriation de sa vie psychique ; puis de la liseuse au transfert avec l'analyste, comme seconde tentative d'introjection. Progressivement ainsi, j'apparaissais comme le prolongement de la machine, comme une partie de son double numérique.

Très récemment, Margaux a supprimé ces fichiers, dans un moment de désespoir, avec risque suicidaire patent. Cette scène a été vécue comme une véritable catastrophe, suivie d'un effondrement dépressif : « Je ne suis plus rien », me dit-elle. Bien heureusement, elle a retrouvé ces fichiers, et nous reprenons alors le travail analytique qui consiste maintenant à faciliter, aider, voire encourager, l'introjection de son double virtuel, *en le reconnaissant* comme sujet à part entière, même s'il n'est encore qu'une « ombre numérique ».

## **EN CONCLUSION, LE CADRE ANALYTIQUE À L'AUNE DU VIRTUEL PSYCHIQUE**

Aussi, le travail analytique avec le non-sujet trouve sa « raison d'être » dans la co-construction d'un sujet, d'abord *virtuel*, au sein d'une mise en « tension » entre virtualisation subjective et actualisation psychique. Pour soutenir cette dimension, l'aménagement du dispositif analytique vient proposer un *temps*, parfois un « hors temps » comme avec le numérique à distance, qui sollicite les représentations virtuelles, et leur appropriation

subjective (Roussillon, 2006). Le cadre analytique concerne ainsi une économie de la mutation, aussi bien que de la continuité, proche de la technique de va-et-vient de Michel de M'Uzan. Le temps de la cure s'exerce alors, à la fois, comme un temps d'actualisation des expériences passées dans le présent de la séance, mais aussi comme un temps d'anticipation des potentialités subjectives, des nouvelles modalités de l'expérience de soi-même, de l'autre et du monde, donnant lieu à de nouvelles actualisations. L'espace analytique rend alors possible la construction de représentations jamais formées antérieurement, au sein d'un travail de symbolisation et de création (Roussillon, 2008) – et donc non pas simplement un travail de répétition. Autrement dit, c'est construire un dispositif qui aménage le virtuel psychique en son cœur, pour que devienne « actuel ce qui n'était que potentiel, que s'affirme une liberté qui n'était que virtuelle, *bref que s'établisse ce qui n'a jamais existé* » (de M'Uzan, 1994). C'est ce « jamais existé devant exister » qui nous semble devoir accompagner le travail analytique, orienté par le virtuel psychique, avec des patients qui manquent à être, justement parce qu'ils achoppent sur ce travail de la virtualisation subjective.

Tordo, F. (2016). *Le numérique et la robotique en psychanalyse. Du sujet virtuel au sujet augmenté*. Paris : L'Harmattan.